

Le contexte

“Qu’est-ce qui vaut le plus, l’art ou la vie ?” Telle est la question que posaient vendredi dernier deux militantes climatiques au Royaume-uni. Elles venaient d’asperger de soupe à la tomate en conserve *Les Tournesols*, l’un des chefs-d’œuvre de Vincent Van Gogh, peint en 1888 et exposé à la National Gallery de Londres. La peinture n’a pas été endommagée, elle était protégée par une vitre. L’action choc a toutefois suscité de vives réactions partout dans le monde. Les deux jeunes femmes ont été arrêtées par la police et mises en garde à vue pour dommages criminels et intrusion aggravée. Le même jour, une trentaine d’autres activistes ont été interpellés, parmi lesquels une écologiste accusée d’avoir repeint en jaune un panneau Scotland Yard. Dans le sillage du mouvement Extinction Rebellion, ces activistes membres de Just Stop Oil réclament en fait l’abandon des énergies fossiles et l’arrêt immédiat de tout nouveau projet pétrolier et gazier. Ils prévoient une action de désobéissance civile chaque jour d’octobre.

Peut-on s’en prendre à l’art pour défendre la planète ?

“Demandons-nous pourquoi nous protégeons une œuvre d’art plus facilement que les ressources de la planète”

Adélaïde Charlier est activiste, militante pour le climat et cofondatrice de Youth for Climate Belgium.

Comment avez-vous accueilli le geste des deux militantes britanniques ? Quelle fut votre première réaction ?

Lorsque j’ai découvert la vidéo, j’ai évidemment été interloquée. Mais très vite, j’ai compris comme beaucoup qu’il y avait une stratégie derrière ce geste. C’est le plus important : l’action est choquante ou pourrait choquer mais, on le sait, les activistes ne font jamais ou que très rarement des actions “pour le fun”, sans réfléchir aux conséquences et aux impacts de celles-ci. Le but de l’activisme n’est pas que l’on parle de l’action en elle-même mais bien du message que l’on veut faire passer. Ici, l’objectif des militantes n’était pas de détruire l’œuvre d’art puisque celle-ci était protégée par une vitre. L’action en elle-même, puisqu’elle n’a pas généré de dégâts, n’a donc pas d’importance. C’est le message qui compte.

Vous-même auriez-vous pu mener une action similaire ?

C’est compliqué de répondre à cette question. Il y a des activistes qui préparent des actions et la manière dont elles sont préparées dépend souvent de la façon dont le message des précédentes actions est passé ou pas auprès des dirigeants et de l’opinion publique. Dans le cas présent, les deux militantes avaient d’abord manifesté dans la rue, ont essayé d’autres centaines de moyens d’action et elles en avaient marre que leur message ne soit ja-

mais pris en compte. Ce que je retiens donc de cela, c’est qu’il faut prendre sérieusement en compte le message des activistes, des jeunes lorsqu’ils font une action. L’urgence est là et ces activistes sont de plus en plus angoissés. Je trouve d’ailleurs dommage que l’on oppose dans ce débat l’art au climat, les artistes aux activistes qui, la majorité du temps, se rejoignent dans leurs combats.

Leur questionnement “qu’est-ce qui vaut le plus, l’art ou la vie ?” vous semble-t-il dès lors légitime ? C’est une manière d’opposer l’art à la planète, non ?

Oui, c’est vrai. Si je soutiens le message environnemental de ces activistes, je trouve un peu dommage d’opposer stricto sensu l’art à la vie. Le questionnement peut néanmoins être intéressant s’il est pris sous cet angle : cette œuvre d’art de Van Gogh est extrêmement protégée. On peut légitimement se demander pourquoi il est plus facile

de protéger une œuvre d’art que les ressources de la planète, que des humains qui font face à une des plus grandes crises existentielles qu’est le réchauffement climatique ?

En fait, c’est cette idée qui devrait peut-être passer : protégeons notre Terre de la même manière que nous protégeons cette œuvre de Vincent Van Gogh. Par ailleurs, on pourrait même aller encore un cran plus loin dans la réflexion sociologique : pourquoi ce geste a-t-il été posé sur cette œuvre et dans ce musée ? Le sociologue Pierre Bourdieu dirait que ce ne sont pas toutes les classes sociales qui vont au musée. Quelles sont les personnes qui ont été touchées ? Qui a réagi face à cela ? Ce sont des gens qui

ont un capital culturel et un capital économique assez élevés. Via différents rapports, on sait que ce sont les personnes qui ont un capital économique plus haut qui émettent le plus de CO₂ et qui contribuent le plus au dérèglement climatique. Je suis certaine que l’on ne va pas toucher les mêmes personnes si l’on décide de bloquer une autoroute à l’heure où tout le monde se rend au travail.

On dit souvent que l’art est allié de la cause climatique. Mais que peut-il vraiment lui apporter ?

L’art est une notion très vaste, il y a toutes sortes d’œuvres d’art. Je répondrais que beaucoup d’artistes sont engagés via leurs œuvres dans la cause climatique pour interpeller, pour questionner les normes qui nous ont conduits à un dérèglement climatique. Les artistes sont, par conséquent, les premiers qui parviennent à faire des liens entre la lutte sociale et la lutte environnementale.

Ces liens encore à faire, précisément, sont-ils le cœur du message de ces activistes ?

Oui, très clairement. Aujourd’hui, nous ne parvenons toujours pas à faire des liens entre la crise sociale – qui est liée à la crise énergétique que nous vivons actuellement – et l’urgence climatique. La première demande formulée par ces militantes est d’isoler toutes les maisons des personnes qui ne parviennent pas à payer leurs factures de chauffage. Mais, dans le même temps, on ne peut pas se dire que l’on va réinvestir massivement dans des projets d’énergies fossiles. Ce serait complètement ignorer les liens entre la lutte sociale et la lutte environnementale. Nous vivons un moment dans l’histoire où nous devons pouvoir nous questionner sur les décisions que nous prenons.

Entretien : Alice Dive



JE GUILLAUME

Adélaïde Charlier
Militante pour le climat



ANTONIO OLIVOS/GUARDIAN/EVERETT/AFIP

Vendredi, deux activistes ont aspergé de soupe l'un des plus célèbres tableaux du monde. Une action choc pour demander l'arrêt d'un projet pétrolier et gazier au Royaume-Uni.

“Cette action illustre les maux de notre temps : sa perte de rigueur, de nuance, une confusion des débats...”

Constantin Chariot est historien de l'art, commissaire d'expositions, essayiste et musicien. Il dirige actuellement la Patinoire royale à Bruxelles.

Vous qui êtes notamment commissaire d'expositions, quelle fut votre première réaction face à cette manifestation dans la National Gallery ?

Il me semble que cette action militante et destructrice illustre les maux de notre temps : sa perte de rigueur dans la façon d'envisager l'action politique, une sorte de mort totale de l'esprit de nuance, une confusion des débats, une simplification de la pensée, la pauvreté de l'engagement, la polarisation des idées... En effet, comment croire que la lutte contre la surexploitation des ressources a quelque chose à voir avec la conservation de l'art. C'est comme si l'on comparait l'alimentation vegan et la broderie. Pour autant, à bien y regarder, ce geste est porteur de différents sens.

Lesquels ?

Tout d'abord, ces célèbres *Tournesols* peints par Van Gogh sont une représentation de la nature, et en particulier d'une plante dont l'agriculture intensive est précisément très polluante, consommatrice d'eau et de pesticides, et sujette à manipulation génétique. Il ne s'agit pas d'un champ de coquelicots, d'un portrait ou d'une marine. Non, c'est une gerbe de tournesols que ces militants ont visée.

Ensuite, le choix de la soupe tomate fait évidemment référence à l'œuvre d'Andy Warhol, à sa boîte de soupe Campbell, et rejoint la dénonciation par le roi du pop art de la réification de l'art. À travers sa boîte de soupe, il vilipendait l'hyperconsommation

et le matérialisme mortifères de nos sociétés. Cet acte de vendredi s'inscrit donc dans une continuité de l'histoire de l'art avec laquelle il s'articule.

Ce n'est pas la première fois que des œuvres d'art sont visées par des militants. Que cela dit-il du rôle que jouent encore l'art et les musées dans nos sociétés ?

L'utilisation du lieu me semble en effet symbolique et particulièrement illustrative du rôle actuel du musée dans notre société du spectacle : le musée est devenu le lieu des happenings, dans laquelle notre société du spectacle s'exprime désormais à travers des postures outrancières, voire obscènes. Notez que l'architecture souvent hypertrophiée et narcissique des musées est devenue l'écho de cela.

On dit souvent que l'art peut être un allié de la lutte pour le climat. Mais en quoi ?

Je vois dans cet acte une sorte d'illustration de notre société : l'homme a fini d'acter son divorce avec la nature et avec l'art. Son rapport au monde, sa façon d'être-au-monde est déréglée et, si l'art est de toute éternité une *imitatio naturae*, l'art contemporain est désormais à l'image de cette nature malmenée, bafouée, l'art est un produit qui réifie et qui objective l'homme, jusqu'à même ne plus avoir de substance – je renvoie notamment aux NFT (œuvres d'art numériques) qui actent la mort de l'art.

C'est donc à une écologie de l'esprit qu'il faut d'abord appeler l'humanité. Si notre rapport à la

nature, et donc conséquemment à l'art, était plus respectueux, l'écologie ne serait pas nécessaire ; selon Hölderlin, l'homme habiterait le monde en poète, et suivant son commentateur, Heidegger, la manière d'habiter le monde poétiquement, d'y exister en contemplatif, fonderait la condition humaine sur un socle plus solide existentielle-ment.

Être écologique, c'est précisément être un terrien, un humain. Et être un artiste aussi. Voilà pourquoi art et nature marchent la main dans la main, tout comme culture et écologie.

Il ne faut donc pas opposer, mais plutôt conjuguer la défense d'une œuvre d'art et la défense de la nature ?

Dissocier les deux est ridicule. Si on protège la nature, on protège inévitablement l'art, et vice versa. Admirer la nature, admirer une œuvre d'art ajuste notre rapport au monde et aux autres, nous empêche de

tomber dans la prédation. Malheureusement, notre société matérialiste et technologique est en train de dépersonnifier l'être humain, l'éloignant toujours plus de la nature, et le faisant adhérer à une vision de l'art de plus en plus désincarnée. Rappelons-nous qu'il n'y a pas plus grande artiste que la nature elle-même. La nature artiste montre, par la variété infinie de ses accomplissements, combien l'art et la nature s'inscrivent dans un continuum constructif au cœur duquel l'humain est tout autant acteur que spectateur.

Entretien : Bosco d'Otreppe



ALEXIS HAULOT

Constantin Chariot

Directeur de la Patinoire royale à Bruxelles